

Les militants étudiants et leurs études

(The student militants and their university studies)

Urteaga, Eguzki

Univ. del País Vasco/Euskal Herriko Unib. Dépt. de Sociologie 1.

Los Apraiz, 2. 01006 Vitoria-Gasteiz

eguzki.urteaga@ehu.es

BIBLID [1137-442X (2011), 14; 93-109]

Récep.: 2003.07.14

Accep.: 2009.12.02

Cet article analyse les rapports qu'entretiennent les militants étudiants avec leurs études universitaires. Ces relations se sont complexifiées puisque, si leurs parcours scolaires sont orientés, voire déterminés par leur engagement militant, ils diffèrent largement selon l'année d'étude, la filière et l'organisation d'appartenance. Cela se confirme notamment dans le travail personnel, le rapport aux professeurs et les regards sur l'Université et ses finalités.

Mots-Clés : Militants étudiants. Sens des études. Regard sur l'université. Travail personnel. Rapport aux professeurs.

Artikulu honek ikasle militanteek beraien ikasketa unibertsitariekin dituzten harremanak jorratzen ditu. Harreman horiek geroz eta konplexuagoak dira zeren beraien eskola ibilbideak konpromezu militanteak norabidetzen baita erabakitzen baditu, oso ezberdinak dira ikasketa urte, sail unibertsitario eta kideztza taldeen arabera. Joera hau egjatzatzen da lan pertsonalean eta erakasleekin dituzten harremanetan, unibertsitatea eta bere helburuen inguruan dituzten begiradetan baita ikas-ketei ematen dieten zentzuan ere.

Giltza-Hitzak: Ikasle militanteak. Ikasketen zentzua. Unibertsitateari buruzko ikuspegia. Lan pertsonala. Irakasleekiko harremana.

Este artículo analiza las relaciones que mantienen los militantes estudiantiles con sus estudios universitarios. Estas relaciones se han complejizado puesto que, si sus trayectorias escolares están orientadas por su compromiso militante, son muy diferentes en función del año de estudios, la carrera y la organización de pertenencia. Ello se confirma en el trabajo personal, las relaciones con los profesores y las visiones de la universidad.

Palabras Clave: Militantes estudiantiles. Sentido de los estudios. Mirada sobre la universidad. Trabajo personal. Relación con los profesores.

INTRODUCTION

1. Cette recherche part du constat de l'absence ou, du moins, de la part infime des travaux consacrés aux rapports qu'entretiennent les militants étudiants avec leurs études. En effet, les chercheurs ne s'y sont intéressés que de façon détournée et indirecte car, jusqu'à présent, les enquêtes consacrées au militantisme étudiant ont pris essentiellement deux formes. D'une part, à l'instar de l'ouvrage de Touraine¹, l'analyse s'est portée sur les mobilisations étudiantes dans un contexte de manifestations et de grèves, comme ce fut le cas aussi bien en mai 1968 qu'en 1976. D'autre part, des sociologues se sont davantage penchés sur les syndicats étudiants en tant qu'organisations, d'où l'examen de leur fonctionnement et, en particulier, des dysfonctionnements et des rapports de pouvoir existants en leur sein. En somme, l'on a examiné les militants sous l'angle de la sociologie de l'action collective et de celle des organisations.

Or, ce qui nous intéresse ici est bien de savoir quels sont les liens que tissent les militants étudiants avec leurs études supérieures? Afin d'y répondre, différentes approches étaient disponibles, chacune d'entre elles illuminant une facette de cet objet comme autant de projecteurs éclairant chacun une partie de la statue.

La première approche privilégie une réflexion en termes de socialisation et de rôle à la fois militant et étudiant. Plus exactement, durant leurs études, ces militants seraient dans une phase de cristallisation statutaire, dans un mouvement inachevé, fait de temps forts et de temps faibles, d'acquisition d'une place dans la société. Ils seraient des êtres en devenir. Ce qui nous amènerait à porter notre attention sur les années de jeunesse, précédant leur inscription, qui sont centrales dans la construction de leur identité scolaire et sociale. Période durant laquelle sont confrontées les valeurs reçues, pour une part idéalisées au cours de l'enfance, et les valeurs directement expérimentées par l'individu lorsqu'il entre progressivement dans l'état de maturité.

Une seconde approche, contiguë aux thèses de Bourdieu², insisterait plutôt sur l'origine sociale du militant étudiant qui détermine l'obtention de compétences militantes et surtout scolaires. Sachant que par compétence,

[...] il faut comprendre des façons de dire et de faire, des capacités à manipuler des symboles et les représentations, à utiliser des vocabulaires et à se situer par rapport à des croyances.

Or, ces compétences sont différenciées car ces individus s'inscrivent dans des champs régis par des rapports de domination et de conflit. En somme, cette approche définit le militant qui étudie par une origine sociale spécifique détermi-

1. TOURAINE, A. ; et al. *Lutte étudiante*. Paris : Seuil, 1978.

2. BOURDIEU, P. ; PASSERON, J-C. *Les héritiers. Les étudiants et la culture*. Paris : Minuit, 1964.

nant la possession de ressources qui fixe à son tour les chances d'accéder aux différents biens symboliques.

Une troisième approche fonde ses interprétations sur la complexité du rapport qu'entretiennent ces militants avec leurs études. Car, si leurs trajectoires universitaires sont marquées voire déterminées par leur engagement militant, puisque ce dernier suppose un investissement intellectuel, politique et personnel, elles diffèrent amplement selon l'année d'étude, la filière et l'organisation d'appartenance. Cette approche associe l'acteur et le système ne se contentant guère d'une perspective externe et objective des militants étudiants et tente de rendre compte aussi de la manière dont ils vivent et perçoivent leurs études. En outre, elle a comme avantage de les définir par leur présent et non uniquement par leur passé qu'il soit social, scolaire ou militant.

2. Le choix d'une telle approche implique de fait une méthodologie adaptée qui relève de la famille très élargie des sociologies compréhensives. Ce qui signifie que cette méthodologie s'efforce de comprendre le comportement des acteurs à partir de la perception qu'ils ont des situations et, surtout, du sens qu'ils donnent à leurs actions, à leur vécu et à ceux d'autrui. Car, comme le disait Weber, les conduites des acteurs « sont explicables à partir du sens visé subjectivement »³. De plus, c'est « une sociologie analytique visant à interpréter des conduites et des discours, à les décomposer en éléments simples et à recomposer l'expérience sociale selon un système cohérent »⁴.

Plus encore, si l'on admet l'idée selon laquelle les militants étudiants ne sont pas des « idiots culturels »⁵, pour reprendre l'expression de Garfinkel, et qu'ils sont en mesure de mettre leurs propres actions, pratiques et vécus à distance afin de les soumettre à une analyse critique, la rupture épistémologique n'est plus acceptable. Car, loin de devoir s'éloigner des « prénotions » et des « illusions » dont les acteurs seraient porteurs, le sociologue instaure un échange, voire un débat avec ceux-ci. En ce sens, la sociologie ne se construit pas au-dessus ou éloignée des militants étudiants, mais avec eux. Parce que, en dernière analyse, le discours des individus et celui des sociologues ne sont pas si éloignés que cela, les passerelles étant nombreuses. Ce qui ne signifie guère pour autant que les deux se confondent puisque le sociologue jouit de concepts, d'une distance et d'une vision globale de la société dont l'acteur est dépourvu.

En outre, cette représentation de l'acteur implique que l'on revienne sur les conditions de validation des hypothèses. En effet, dès l'instant où l'on estime que « les acteurs comprennent les raisonnements savants des sociologues à travers leurs théories spontanées » et que « s'opère une sorte de reconnais-

3. WEBER, M. *Essai sur la théorie de la science*. Paris : Plon, 1965 ; p. 330.

4. DUBET, F. *Sociologie de l'expérience*. Paris : Seuil, 1994 ; p. 223.

5. GARFINKEL, H. *Studies in Ethnomethodology*. Englewoods Cliffs : Prentice-Hall, 1967.

sance mutuelle entre l'argumentation sociologique et l'argumentation sociale »⁶, une démonstration basée sur la vraisemblance s'impose; les acteurs n'étant pas les plus mal placés pour juger de leur expérience et de leur vécu⁷. Ce qui signifie que la validation des hypothèses doit répondre à une double exigence. D'un côté, elle doit être conforme aux principes de la science dont celui de non-contradiction. Et, d'un autre côté, elle doit être crédible pour les militants étudiants dont on postule qu'ils sont compétents et pas complètement aveugles sur ce qu'ils font.

Enfin, la méthode utilisée a été fondamentalement celle des entretiens semi-structurés et en profondeur qui constituent la condition *sine qua non* de l'accès à l'expérience militante dans la mesure où elle permet de faire sortir les acteurs de leur rhétorique militante, voire de leur langue de bois et d'instaurer une relation de confiance propice au dévoilement de leur vécu. Ces entretiens ont été menés en 1997 à l'aide d'un guide d'entretien élaboré à cet effet, qui n'a cessé d'évoluer au gré des entretiens, et d'un échantillon constitué de trente militants étudiants (dont dix sont des femmes) du campus bordelais répartis dans dix organisations et autant de filières. Les niveaux d'étude les plus représentés sont la deuxième année de DEUG, la Licence et la Maîtrise avec respectivement 9, 6 et 7 représentants. Enfin, ces militants ont en moyenne 22 ans, le plus jeune ayant 19 ans et le plus âgé 25 ans.

3. Venons-en à présent à l'hypothèse que nous défendons suivant laquelle les relations qu'ont les militants étudiants avec leurs études sont de plus en plus complexes puisque si leurs parcours scolaires sont orientés, voire déterminés par leur engagement militant, ils diffèrent largement suivant l'année d'étude (2^{ème}, 3^{ème} et 4^{ème} année), la filière (sélective ou générale) et l'organisation dont ils sont issus (d'extrême gauche, de gauche, de droite). Ce qui se confirme dans le travail personnel et les rapports aux professeurs, dans les regards qu'ils portent sur l'Université et ses finalités ainsi que dans le sens que les militants étudiants confèrent à leurs études.

Ainsi, évoquent-ils simultanément leur embarras à l'heure d'organiser leur travail personnel, ce qui ne les empêche nullement de jouer d'astuces à défaut de bénéficier de méthodes précises. Leur rapport aux professeurs est altéré par leur statut de militant dans la mesure où la relation met en scène moins des rôles que des personnalités, ce qui favorise la communication comme les anti-pathies. Simultanément, leur regard sur l'Université et ses finalités ainsi que sur les conditions d'étude fluctue, entre autres, suivant les orientations politiques. Quant au sens des études, l'intégration est, dans l'ensemble, favorisée par le militantisme, ce qui n'est pas nécessairement le cas des projets et de la vocation, bien que des dissemblances apparaissent.

6. DUBET. F. Sociologie de l'expérience. Paris : Seuil, 1994 ; p. 232.

7. MATALON, B. "La psychologie et l'explication des faits sociaux", *L'Année sociologique*, n° 31, pp. 125-185.

1. LE TRAVAIL PERSONNEL ET LES RAPPORTS AUX PROFESSEURS

1.1. Le travail scolaire

Ainsi, lorsque l'on s'intéresse aux rapports que les militants étudiants entretiennent avec leurs études, il apparaît central de partir du travail universitaire lui-même. Dans l'ensemble, les militants sont peu assidus aux cours puisqu'après une première année durant laquelle ils assistent à la majorité des enseignements, ils désertent peu à peu les bancs des amphithéâtres jusqu'à pratiquement ne plus s'y rendre. En réalité, il semble plus exact de dire qu'au fur et à mesure que les années passent les militants opèrent une sélection entre les cours importants ou ceux qui les intéressent et les autres. De la sorte, la plupart assiste aux Travaux Dirigés (TD) et aux matières d'écrits. En somme, l'apprentissage du « métier d'étudiant »⁸, comme le dirait Coulon, et le peu de temps dont ils jouissent de par leur engagement les conduisent à être plus sélectifs.

Ceci dit, des exceptions existent. En effet, certains militants après une première année de faible assiduité aux cours et devant le constat de leurs difficultés à apprendre sur des photocopies décident d'assister de nouveau aux cours. Dans ce cas, c'est une meilleure connaissance de soi et de son type de mémoire, auditive dans leur cas, qui les a incités à réaliser le chemin inverse, à l'image d'un militant de l'UNI. D'autres voient dans la présence aux cours un « moyen de rester motivés et de ne pas se laisser aller, car sinon ils passeraient les journées à ne rien faire ».

Quant aux lieux dans lesquels les militants étudient de préférence, leur logement arrive largement en tête, puis vient la bibliothèque dont le nombre de places et de livres disponibles sont jugés insuffisants, sans oublier la cafétéria. En outre, et c'est ce qui fait leur particularité par rapport aux autres étudiants, de nombreux militants n'hésitent guère à travailler dans les locaux de leurs organisations. Que cela soit pendant les permanences dont ils ont la charge au cours desquelles ils révisent, mais aussi durant les inter-cours qui leur servent à revoir une matière ou à préparer un TD.

Ce qui nous amène à nous questionner sur l'organisation de leur travail personnel. Dans l'ensemble, ils se heurtent à des difficultés. Car si nombre d'entre eux disent réaliser des « planning », comme le font 31,5%⁹ des étudiants, peu s'y tiennent, bien que des variations existent à la fois selon les filières¹⁰ et le degré d'avancée dans le cursus. De ce fait, les militants travaillent souvent par intermittences. Ainsi, peuvent-ils passer plusieurs semaines sans ouvrir leurs

8. COULON, A. *Le métier d'étudiant. Approche ethnométhodologique et institutionnelle de l'entrée dans la vie universitaire*. Université Paris VIII, 1990.

9. GRIGNON, C. ; GRUEL, L. ; BENSOUSSAN, B. *Les conditions de vie des étudiants*. Paris : OVE, 1997 ; p. 46.

10. La proportion de ceux qui réalisent un planning est nettement supérieure à la moyenne chez les étudiants de Médecine et chez les élèves classes préparatoires littéraires. Bref, elle est plus élevée dans les filières sélectives.

cours « et s'y mettre d'un coup, en travaillant entre 7 et 8 heures chaque jour ». Le cas extrême étant celui d'un militant de PSA, ancien élève de l'École Normale Supérieure, qui a acquis une grande capacité de travail lui permettant d'étudier entre 12 et 14 heures par jour. À terme, cela implique qu'ils prennent fréquemment du retard et que leur besogne s'avoisine davantage à du « bachotage ».

Cela ne signifie point pour autant que ces militants n'ont pas de méthodes de travail. Ainsi, si peu d'entre eux disposent d'une méthode très précise, ils n'en apprennent pas moins des techniques au cours de leurs années d'études. Ces « trucs » consistent à « faire des fiches, des plans détaillés qu'on apprend par coeur, à surligner ou à compléter les cours par des ouvrages dont on opère la synthèse ». Ils ont également traité aux cours qu'il ne faut manquer sous aucun prétexte, à la connaissance des manies et des préférences des professeurs jusqu'à une meilleure perception de ce qui leur est demandé lors des examens. Ceci dit, de grandes différences existent selon la filière et l'avancée dans le cursus universitaire. Car, si les militants des filières sélectives et de troisième cycle non seulement établissent plus fréquemment un planning mais surtout disposent d'une véritable méthode de travail, ceux qui sont en premier cycle éprouvent les pires embarras à organiser leur travail et que dire de leur méthode qui, au mieux, continue à être celle du lycée et, au pis, est chimérique.

1.2. La relation aux enseignants

Et qu'en est-il des rapports aux enseignants? Ceux-ci diffèrent fortement selon le cycle d'études, la filière mais aussi suivant le fait d'être élu ou pas aux différents conseils et le statut de l'enseignant. Comme le dit un militant de l'UNI, « c'est plus facile de discuter avec les chargés de TD parce qu'ils sont plus jeunes et n'ont pas le même niveau que les professeurs, bref, ils n'ont pas un statut analogue ». De même, pour les « nouveaux » militants étudiants, ces rapports sont inexistantes ou quasi-inexistantes, comme le souligne un militant du Grenier. Dans les amphithéâtres surchargés où les militants sont des numéros, la distance pour ne pas dire le fossé prévaut. « Il y a les professeurs et nous ». De plus, ces anciens lycéens se refusent à aller vers les professeurs et à converser avec eux car, disent-ils, « ce n'est pas mon style de leur lécher les bottes ». Simultanément, bien que cela soit dans une moindre mesure, les militants non élus éprouvent plus de difficultés que les élus à discuter avec les enseignants même si leurs interventions en amphithéâtre et leurs contacts avec leur directeur de mémoire le facilitent. Enfin, tel que l'ont montré Le Bart et Merle¹¹, ceux qui réalisent leurs études dans les filières sélectives ont davantage de relations avec les professeurs, qu'ils connaissent personnellement, et auprès de qui ils se renseignent sur leur avenir professionnel notamment.

Néanmoins, la majeure partie d'entre eux est conduite à entrer en relation avec des professeurs en tant que militants que cela soit pour demander l'auto-

11. LE BART, C. ; MERLE, P. *La citoyenneté étudiante. Intégration, participation, mobilisation*. Paris : PUF, 1997 ; p. 148-161.

risation d'intervenir en amphithéâtre, pour se procurer les photocopiés, pour les inviter à prendre la parole lors de colloques ou lors des différents conseils et commissions. Les Conseils sont les endroits par excellence où des liens se tissent. Effectivement, « avant et après les Conseils, on discute avec eux et il leur arrive de plaisanter ». Or, ces rapports ne sont pas toujours bons, il arrive même qu'ils soient synonymes, au mieux d'indifférence, au pire de mépris¹², de la part des enseignants, voire de conflits ouverts à l'image de celui ayant opposé un militant de PSA à un professeur de Philosophie. Mais, dans l'ensemble, « ces rapports sont différents car il n'y a plus d'un côté le professeur sur son estrade et de l'autre les étudiants ». En somme, ces rencontres mettent en scène non pas deux statuts mais deux personnalités. Ici, ce sont les rôles sociaux et la distance qu'ils génèrent qui apparaissent aux militants comme autant d'obstacles à la communication et, à termes, à la qualité des liens.

Les conséquences de ces relations sur celles qu'entretiennent les militants en tant qu'étudiants auprès des professeurs sont de deux ordres. D'un côté, ces rapports n'ont aucune influence, c'est-à-dire que l'on assiste à un retour à la relation traditionnelle d'éloignement et d'absence des contacts dont la responsabilité incombe aussi bien aux professeurs qu'aux militants qui revêtent tous deux leur rôle leur servant de « carapace », censée les protéger. Et d'un autre côté, ils ont une incidence et se traduisent par le fait « d'intervenir davantage lors des TD, de s'arrêter pour discuter quand on croise un professeur dans les couloirs ou lors des cocktails qui peuvent être l'occasion de se raconter quelques boutades ». Ce qui contribue à sortir les militants de l'anonymat dans lequel ils pouvaient se trouver plongés et à devenir « des personnes reconnues comme telles, dont l'engagement se trouve récompensé ». Cependant, des divergences ayant eu lieu lors des Conseils ou en cours peuvent être synonymes de sanctions.

Du moins, dans ce dernier cas, des rapports ont lieu, peu importe qu'ils soient bons ou mauvais, contrairement à la majeure partie des étudiants et de certains militants. En d'autres termes, être militant facilite l'obtention de relations avec les enseignants ce qui a, le plus souvent, pour effet de modifier les représentations que les uns pouvaient avoir des autres. Comme le dit un militant d'Énergie Étudiante,

[...] converser avec les professeurs m'a aidé à changer l'image que j'avais d'eux. Avant je les considérais comme des ennemis d'où ma tendance à chahuter alors que maintenant je les respecte car je sais qu'ils sont là pour m'apprendre des choses, qu'ils ont des connaissances que je n'ai pas.

Et il semble en être de même des professeurs qui les méprisent moins et s'intéressent davantage à ce qu'ils font et deviennent. Tel ce militant de l'UNEF-ID qui fait état de l'intérêt que leur portait une enseignante d'Histoire

12. Comme l'ont souligné Lapeyronnie et Marie, certains professeurs font preuve de mépris à l'égard des nouveaux publics étudiants qu'ils s'empressent de décourager. Avis partagé par un militant des JCR, selon lequel « les profs nous méprisent et nous snobent. Ils sont cyniques et font tout ce qu'ils peuvent pour nous décourager, pour nous enfoncer ».

Contemporaine en première année : « je discutais avec elle lorsque je la croisais à la cafétéria. Sa jeunesse faisait qu'elle comprenait mieux mes difficultés et mes inquiétudes ».

Cela nous conduit à nous intéresser aux représentations qu'ont ces militants sur la faculté.

2. LES REGARDS SUR L'UNIVERSITE ET SES FINALITES

Dans l'ensemble, il ressort de notre étude que les militants ont un regard certes critique mais pas aussi implacable que nous aurions pu le penser au premier abord. Galland parvient à des conclusions similaires puisque

[...] les jugements exprimés (...) ne sont pas aussi sévères que ce que pouvaient laisser croire les transformations profondes et la dégradation des conditions de travail qu'a connues l'Université ces dix dernières années¹³.

Pourtant, ces regards varient fortement selon l'organisation et donc l'orientation politique ainsi que la filière auxquelles les militants appartiennent. Ainsi, si les membres de PSA sont très critiques à l'encontre de l'Université, leurs attentes étant souvent grandes, ceux de l'UNI le sont beaucoup moins. Il en est de même des militants des filières générales qui le sont plus que ceux réalisant leurs études dans les filières sélectives¹⁴.

Plus encore, les reproches formulés ne portent pas sur les mêmes aspects. Les militants d'extrême gauche contestent

[...] la transformation des finalités de l'Université qui doit être de permettre aux individus d'accéder au savoir et d'acquérir un esprit critique et doit être ouverte à tous alors qu'elle instaure une sélection croissante.

La faculté essaie de fonctionner comme les Grandes Écoles et s'efforce de fournir également une élite sans y parvenir¹⁵.

Ceux de gauche, en revanche, reprochent à l'Université sa désorganisation, les mauvaises conditions matérielles prévalant ainsi que l'insuffisance des aides sociales qui permettraient d'assurer une véritable égalité des chances. Quant aux militants de droite, ils soulignent « l'inadaptation des enseignements qui devraient correspondre davantage aux besoins du marché de l'emploi alors qu'il existe énormément de filières qui n'ont pas de perspective d'emploi ».

13. GALLAND, O. *Le monde des étudiants*. Paris : PUF, 1995 ; p. 35.

14. Cela est inhérent à leur trajectoire scolaire qui dans un cas est l'aboutissement d'une stratégie de réussite alors que dans l'autre cas elle est beaucoup plus chaotique et correspond davantage à un second choix qui s'apparente à une orientation quelque peu forcée.

15. Militant de PSA.

Plus précisément, les militants portent un regard mitigé sur les conditions d'études. En effet, s'ils sont nombreux à observer la surcharge des amphithéâtres et des TD, en premier cycle surtout, leurs critiques n'en sont pas pour autant sans appel. Ceci dit, les militants de gauche et d'extrême gauche observent, à l'image de cette militante de l'APE,

[...] qu'on est parfois à 40 voire plus dans les TD et que les bourses sont insuffisantes et attribuées de façon inégalitaire car de nombreuses personnes n'obtiennent pas d'aides à 200 francs près.

D'autres dénoncent une pédagogie quasi inexistante et toujours inadaptée.

Or, ces jugements se modifient également selon les filières. Avec, d'un côté, les militants effectuant leurs études dans les filières sélectives qui sont satisfaits de leurs conditions d'études. Comme le dit une militante de l'UNEF-ID, étudiante en Science Politique : « j'étudie dans des conditions privilégiées. On est peu nombreux en cours, on connaît aussi bien les étudiants que les professeurs tout en jouissant d'un suivi régulier ». Et d'ajouter « qu'il faudrait que l'Université bénéficie des mêmes conditions ». D'un autre côté, les militants de l'Université de masse qui mettent en exergue « le faible encadrement en enseignants, les effectifs trop élevés surtout en DEUG, l'insuffisance des TD », tout en dénonçant le traitement différencié dont ils font l'objet. Effectivement, « certaines filières, comme Médecine à Bordeaux II, sont privilégiées tandis qu'en Sciences Humaines on ne nous donne presque rien ». Néanmoins, le problème est également identitaire puisque les militants réalisant leurs études en Psychologie estiment que leur discipline est dédaignée et qu'elle ne bénéficie guère de reconnaissance.

Mais, dans l'ensemble, tout se passe comme si les conditions d'études, qu'elles soient satisfaisantes ou pas, ne constituaient pas le fond du problème. En effet, après avoir énoncé les mauvaises conditions d'apprentissage davantage par convention que par conviction, sauf exception, les militants dévient sur des thèmes annexes. Nombreux sont ceux à faire allusion à leurs craintes devant un avenir incertain, face à des diplômes qui ne sont plus une garantie pour l'obtention d'un emploi tout en étant perçus comme indispensables. Même les étudiants de Science Politique ne dissimulent pas leur angoisse. Comme le souligne François Dubet, les revendications matérielles cachent souvent un malaise plus profond, un sentiment d'être mal traités, mal accueillis et de poursuivre des études qui ne paraissent offrir aucun avenir professionnel précis¹⁶.

Quant à leur avis sur l'administration universitaire, il se place à deux niveaux. Le premier, idéologique essentiellement, donne lieu à un clivage droite-gauche. Les militants se positionnant à droite estiment

16. DUBET, F. « Les ruptures de décembre ». Dans : TOURAINE, A. ; et al. *Le grand refus*. Réflexions sur la grève de décembre 1995. Paris : Fayard, 1996 ; p. 129.

[...] que l'administration est inefficace, qu'elle est constituée de personnes compétentes mais aussi de celles qui le sont moins. Les secrétaires passent leur temps à discuter avec leurs copines et en font le moins possible,

ce qui leur permet de conclure « au trop grand nombre de fonctionnaires ». De même, l'attention est attirée sur la bureaucratisation et sur la déshumanisation¹⁷ qu'elle génère. Les militants de gauche et d'extrême gauche, au contraire, soulignent le caractère « sympathique des personnels de l'administration, qui sont surchargés de travail »¹⁸, ce qui révèle « l'insuffisance du personnel. Il faudrait que les employés soient plus nombreux pour pouvoir travailler dans de bonnes conditions ».

Cependant, lorsqu'on leur demande quels sont leurs rapports concrets avec l'administration, ils nous répondent en disant qu'ils sont bons dans l'ensemble et qu'ils n'ont pas connu trop de difficultés. Une militante de PSA considérant même qu'en allant voir l'administration elle s'est aperçue qu'elle était « plus accessible que prévue. Il est très facile de prendre rendez-vous avec les responsables de l'administration ». Auparavant, à l'image de nombreux militants et étudiants, elle se représentait l'administration comme étant éloignée. Cela ne doit pour autant occulter sa désorganisation et les dysfonctionnements qui en résultent puisque ces militants parlent simultanément du grand désordre régnant à l'Université. Chacun y va de son anecdote à l'instar de cette militante de l'ARES qui observe « qu'on avait des enseignements au premier semestre alors que le cours permettant de les comprendre n'avait lieu qu'au second semestre ». Cette autre militante de l'UNI note « la mauvaise gestion des salles car il nous est arrivé d'être deux filières dans la même salle au moment où d'autres étaient libres ».

Par ailleurs, les militants étudiants portent un jugement variable sur la compétence des professeurs et sur la qualité de leurs enseignements. Le plus souvent, ils mettent en exergue que les enseignants sont plus ou moins passionnants. Alors que certains parviennent à capter leur attention et à susciter un intérêt pour leur discipline d'autres n'y arrivent point. Les enseignements sont jugés de qualité dans l'ensemble et les reproches, lorsqu'ils sont formulés, portent davantage sur la méthode d'enseignement que sur la qualité de celui-ci. L'on critique ainsi « le professeur qui lit son cours d'une voix monocorde, endort tout l'amphithéâtre et part une fois celui-ci terminé ». Il en est de même des « jeunes enseignants qui ne préparent pas leurs cours, ne s'investissent guère et se fichent que l'on réussisse ou pas nos examens à la fin de l'année ».

Toutefois, la compétence des professeurs est rarement mise en cause bien que des différences existent suivant les organisations et les filières. Ainsi, les membres de l'UNI estiment que les enseignants sont compétents « car s'ils sont arrivés à ce niveau c'est parce qu'ils le méritent et ont un bon niveau, c'est quelque chose qu'on ne peut mettre en doute ». Ceux qui appartiennent à

17. CROZIER, M. *La société bloquée*. Paris : Seuil, 1970.

18. Militant de l'UNEF-ID.

PSA, estiment, inversement, que certains professeurs n'ont pas le niveau avant d'ajouter « qu'il ne faut pas tout mettre sur leur dos car on est assez grand pour se prendre en charge sans avoir besoin que quelqu'un nous pousse ». Différences qui se manifestent également entre les militants réalisant leurs études dans les filières sélectives telles que Science Politique, Médecine ou Droit et dans les filières de masse. Puisque si les premiers jugent leurs professeurs et les enseignements qu'ils donnent de qualité, les seconds sont plus réservés.

Enfin, les militants portent des regards contrastés sur les finalités de la faculté, dont trois catégories ressortent. Les premiers, le plus souvent à gauche, estiment que l'Université a pour finalité de fabriquer des étudiants à la fois instruits de part leur accès à la connaissance mais aussi dotés d'esprit critique. Ils récusent le procès fait à l'école qui n'est pas responsable du chômage. Les seconds, généralement dépolitisés, considèrent que l'Université ne peut se désintéresser totalement de ce qui l'entoure et sont favorables à la création d'enseignements tels que les DESS ou des stages qui servent de pont entre le monde universitaire et l'univers professionnel. Exigence qui s'accroît au fur et à mesure que la fin des études approche. Tout en étant réticent à une professionnalisation excessive de l'Université qui conduirait à une situation dans laquelle « ce serait les entreprises elles-mêmes qui créeraient les programmes ». Les troisièmes, fréquemment de droite, jugent que « s'il est intellectuellement satisfaisant de se dire que l'enseignement supérieur est fait pour susciter l'esprit critique, ce n'est pas réaliste ». Car, disent-ils, il faudrait que les formations s'adaptent aux exigences des entreprises, autrement dit, que l'offre s'adapte à la demande. Pour ce faire, la coopération entre l'Université et les entreprises devrait s'accroître, spécialement dans le domaine de la recherche, tout en développant des filières professionnalisées¹⁹.

Le sens des études n'est pas plus homogène.

3. LE SENS DES ETUDES

Jusqu'à présent, nous avons défini les militants tels des jeunes menant leurs études, et non comme des individus engagés dans une activité intellectuelle, comme des membres d'une organisation scolaire, comme des acteurs tenus de donner du sens à leur travail. Ainsi, vu que nous nous centrons sur les caractéristiques de la vie universitaire et sur les significations que les acteurs donnent à leurs études, il faut nous tourner vers l'analyse du rapport aux études²⁰ à proprement parler.

19. Dans un fascicule de l'UNI spéciale Grandes Écoles, l'on vante les mérites des IUT qui ont « un fort taux de réussite aux examens allié à une insertion professionnelle rapide. Si en IUT, le taux de réussite est de 79%, il n'est que de 60% en DEUG, où d'ailleurs seuls 20% des étudiants l'obtiennent en deux ans ».

20. DUBET, F. « Les étudiants ». Dans : *Universités et Villes*. Paris : L'Harmattan, 1994 ; p. 173.

En commençant par l'intégration universitaire des militants, elle paraît plus importante que celle des étudiants même si, à l'image de ces derniers, l'Université ne dispose que d'une faible capacité d'intégration. En effet, ils restent davantage de temps à l'Université, dont ils connaissent aussi bien les acteurs tels que les professeurs et le personnel administratif, que le mode de fonctionnement, de part leur participation aux différents Conseils. Ce qui leur offre le privilège de savoir ce qui s'y passe que cela soit au sujet de projets de réformes ou d'achat d'ouvrages. En outre, ils vivent à la faculté dans la mesure où ils disposent d'un local. Comme le dira fort justement un militant de PSA, « on fait partie des murs ». La conséquence étant qu'ils aspirent « à changer l'Université, à la modeler pour qu'elle corresponde à l'image qu'on se fait de l'Université idéale, à la différence des étudiants qui ne font qu'y passer ».

Pour autant, il serait erroné de croire à l'homogénéité des militants qui ferait de chacun d'eux un acteur jouissant d'une forte intégration universitaire. Dans les faits, cette intégration diffère selon la filière, l'année d'étude ou l'organisation dont les militants sont issus. Ainsi, les étudiants des filières sélectives telles que Science Politique, Médecine et, dans une moindre mesure, Droit, sont autrement plus insérés que ceux des filières générales²¹, et ce, grâce à des effectifs moindres, à un encadrement professoral supérieur, à une pédagogie adaptée, mais aussi à une sociabilité faite de soirées, de galas et de compétitions sportives où l'appartenance universitaire, souvent par l'intermédiaire de la filière, est exaltée. Sans omettre un investissement accru de la bibliothèque et du hall²². Tel que le dira une militante de l'UNEF-ID, « Science Politique, c'est comme une grande famille ».

De plus, les militants de corporations comme les Carabins ou l'Amicale de Droit le sont davantage que les militants de l'UEC, parce qu'ils siègent aux Conseils ce qui les conduit à faire plus amplement connaissance avec des professeurs et les responsables administratifs, par le fait d'être vus d'un bon œil par l'administration. Mais aussi par la pratique du bizutage dont se charge le BDE de Science Politique de Rennes II qui a pour objectif d'intégrer ainsi que de diffuser l'esprit de corps. Enfin, les militants de deuxième et surtout de troisième cycle sont plus « assimilés » que ceux de premier cycle.

Le rapport aux études a également trait aux projets que construisent les militants, à « la finalité et à l'utilité qu'ils accordent à leurs études »²³. Ces projets étant plus ou moins effectifs selon les militants, car si les uns ont une idée claire de la profession qu'ils veulent exercer à l'avenir et organisent leur cursus en fonction, d'autres sont dans l'incertitude et le flou. Ainsi, les militants en Médecine sont dès la deuxième année dans une situation de préprofessionnalisation, « quelque part on se sent déjà médecin ». Il en est de même pour des militants en Droit ou en Sciences qui veulent être tantôt avocat d'affaires,

21. CONVERT, B. ; PINET, M. *La carrière étudiante*. Lille : Laru, 1993.

22. LE BART, C. ; MERLE, P. *Op. cit.* Paris : PUF, 1997 ; p. 58.

23. DUBET, F. « Les étudiants ». Dans : *Universités et Villes*. Paris : L'Harmattan, 1994 ; p. 175.

tantôt chercheur dans un laboratoire d'éco-éthologie. D'autres, ne savent guère quel est le métier qu'ils exerceront ni même jusqu'où ils parviendront dans leurs cursus. Tel ce responsable du Grenier qui, bien qu'étant en première année de Thèse, n'a guère de projet professionnel. « Pour moi, les études sont une fin et non un moyen ».

Tout aussi intéressante paraît l'observation selon laquelle ces projets aussi bien universitaires que professionnels ont évolué dans le temps selon le parcours de chacun. À l'instar de cette militante de l'UNI qui aspirait initialement à devenir professeur de Français et qui a progressivement opté pour l'enseignement dans le supérieur au gré de son avancée dans le cursus universitaire. Inversement, une militante qui envisageait au départ d'être enseignant-chercheur a peu à peu délaissé son projet de par son désenchantement devant « l'Université qui est un microcosme où tous les coups sont permis ». De même, nombreux sont ceux qui poursuivent leurs études alors qu'à l'origine ils envisageaient de les interrompre en Licence ou Maîtrise, le plus souvent par crainte de se trouver au chômage. Sans omettre qu'à l'image de la moitié des étudiants qui n'ont pas d'idée précise sur leur avenir professionnel²⁴, quelques militants voient leur projet professionnel prendre forme durant les années d'études.

Enfin, reste à savoir si les militants vivent leurs études sous le signe de la vocation. Là encore la diversité est la règle, même si trois types ressortent. Le premier englobe les militants vivant leurs études comme une réalisation personnelle, ils parlent d'enrichissement et d'épanouissement. Fréquemment, ils envisageaient de réaliser ces études depuis plusieurs années, dès le lycée et parfois même depuis le collège. Cette vocation conduit parfois à une critique de l'Université qui n'est pas conforme à leurs attentes. Le second type concerne les militants ayant choisi leurs études sur le conseil de leurs parents, à l'instar d'un militant des Carabins, selon un projet professionnel clairement défini ou parce qu'ils ont de bons résultats dans cette matière. Dans chaque cas, l'intérêt pour leurs études est apparu au fil des années sans jamais atteindre celui des premiers. Ceci dit, ils disent être intéressés par leur discipline et ne se voient pas faire autre chose. Le troisième type comprend les militants étudiants qui ne se réalisent pas ou peu dans leurs études. Ils évoquent les filières qui les attirent et la mauvaise orientation dont ils ont fait l'objet, qu'elle vienne de leurs parents ou des professeurs. Telle cette militante de l'ARES qui déclare : « j'ai été orientée en Physique alors que cela ne m'intéresse pas. J'aurais préféré poursuivre des études liées aux animaux, c'est-à-dire biologie ou vétérinaire ». Si parler à leur endroit d'aliénation paraît excessif, ils se réalisent en dehors des études et, en particulier, dans le militantisme qui leur permet de mieux vivre leurs études. Certains vont jusqu'à considérer : « s'il n'y avait pas eu le militantisme j'aurais sans doute arrêté mes études ».

24. GALLAND. O. ; CLEMENCEAU. M. ; Le GALES. P. ; OBERTI. M. *Le monde des étudiants*. Paris : PUF, 1995 ; p. 49.

4. CONCLUSION

Pour conclure, rappelons qu'au cours de cet article nous avons démontré l'hypothèse suivant laquelle les relations qu'ont les militants étudiants avec leurs études se sont fortement complexifiées puisque si leurs parcours scolaires sont globalement orientés, voire déterminés par leur engagement militant, ils diffèrent largement selon l'année d'étude, la filière et l'organisation d'appartenance. Cette thèse se confirme dans le travail personnel et les rapports aux professeurs, dans les regards portés sur l'Université et ses finalités ainsi que dans le sens que les militants étudiants confèrent à leurs études.

Au-delà, cela pose la question de l'identité des militants étudiants. Or, il ressort de nos travaux que ces acteurs sont confrontés à une mutation synonyme de diversification et de dissociation de leurs dimensions sociologiques et militantes. Métamorphose qui génère une séparation et une hétérogénéisation des éléments constitutifs de leurs activités, de leurs actions ou de leurs expériences. Face à cette situation, source de tensions, les militants étudiants dans leur ensemble sont forcés de réaliser un labeur de mise en cohérence qui diffère selon une inégale distribution des ressources.

En effet, les militants ont été confrontés à une double mutation. D'un côté, elle a trait à une diversification empreinte de dégradation des caractéristiques tant sociologiques que militantes de ces acteurs, puisque l'on passe de militants essentiellement bourgeois, héritiers et masculins à des publics variés ayant de moins en moins ces particularités. De même, l'on passe de militants étudiants nombreux, représentatifs et unis dans l'ensemble à ceux qui le sont de façon aléatoire et décroissante. D'autre part, ces métamorphoses concernent la dissociation qui les traverse peu à peu, à savoir la séparation s'opérant notamment entre les étudiants et les militants ainsi qu'entre les premiers et les organisations étudiantes qu'illustre leur faible représentativité. Sans omettre l'éclatement que connaissent la représentation étudiante et les types de militantisme.

Et c'est précisément la diversification et l'éloignement des sphères sociales et militantes ainsi que des logiques d'actions les animant qui sont à l'origine de l'éclatement du militantisme étudiant. Cet éclatement, qui nous conduit à constater la disparition des militants étudiants comme groupe social intégré et uni ainsi que de toute figure militante centrale, se traduit par l'hétérogénéité et la séparation croissantes des composantes constitutives des activités, des actions ou des idéologies. Cette désintégration, source de conflits intérieurs, les pousse à entreprendre un travail permanent en vue de préserver un semblant d'équilibre, bien que cela dépende des ressources dont disposent ces militants et des pressions auxquelles ils doivent faire face.

Ces mutations sont tout aussi perceptibles dans la manière dont ces acteurs vivent leur militantisme puisque, d'une part, les militants se caractérisent tout autant par un mode de vie juvénile, un parcours universitaire et un rapport au militantisme spécifiques et, d'autre part, ils sont tous confrontés à ces dissociations qui concernent aussi bien les sphères d'activités obéissant à des problématiques propres, que les logiques d'acteurs telles que l'intégration, les projets,

la vocation et la critique qui s'autonomisent de plus en plus. Là encore, ces écarts provoquent des tensions psychiques les contraignant à opérer un labeur sur eux afin de les intégrer, en dépit du fait que tous ne disposent point de moyens identiques pour le mener à bien.

5. BIBLIOGRAPHIE

- BÉDUWÉ, C. ; ESPINASSE, J-M. « L'Université et ses publics ». *Éducation et formations*, n° 40, mars 1995 ; pp. 33-46.
- BERTHELOT, J-M. « Les effets pervers de l'expansion des enseignements supérieurs : le cas de la France ». *Sociétés contemporaines*, n° 4, 1990.
- BOUDON, R. « La crise de l'Université française : essai de diagnostic sociologique ». *Annales ESC*, n° 3, 1969.
- . *L'inégalité des chances. La mobilité sociale dans les sociétés industrielles*. Paris : Armand Colin, 1973.
- BOURDET, Y. *Qu'est-ce qui fait courir les militants ? Analyse sociologique des motivations et des comportements*. Paris : Stock, 1976.
- BOURDIEU, P. ; PASSERON, J-C. *Les héritiers. Les étudiants et la culture*. Paris : Minuit, 1964.
- ; ———. *La reproduction*. Paris : Minuit, 1970.
- . *Homo academicus*. Paris : Minuit, 1984.
- CAVALLI, A. ; GALLAND, O. *L'allongement de la jeunesse*. Actes Sud, 1994.
- CONVERTI, B. ; PINET, M. *La carrière étudiante*. Lille : LARU, 1993.
- COULON, A. *Le métier d'étudiant. Approches ethnométhodologique et institutionnelle de l'entrée dans la vie universitaire*. Paris : Université Paris VIII, 1990.
- DUBET, F. « Pour une définition des modes d'adaptation sociale des jeunes à travers la notion de projet ». *Revue Française de Sociologie*, XIV, 1973 ; pp. 221-241.
- . « Les étudiants ». Dans : *Universités et Villes*. Paris : L'Harmattan, 1994.
- . « Dimensions et figures de l'expérience étudiante dans l'Université de masse ». *Revue Française de Sociologie*, XXXV, n° 4, 1994 ; pp. 511-532.
- ; DELAGE, B. ; ANDRIEU, J. *Les étudiants, le campus et leurs études*. Bordeaux : Université de Bordeaux II, 1993.
- GALLAND, O. « Identité étudiante et identité juvénile ». Dans : FRAISSE, E. *Les étudiants et la lecture*. Paris : PUF, 1993.
- ; CLEMENCEAU, M. ; Le GALES, P. ; OBERTI, M. *Le monde des étudiants*. Paris : PUF, 1995.
- . *Les jeunes*. Paris : La Découverte, 1996.
- ; OBERTI, M. *Les étudiants*. Paris : La Découverte, 1996.
- GOFFMAN, E. *Les cadres de l'expérience*. Paris : Minuit, 1991.
- GRIGNON, C. ; GRUEL, L. ; BENSOUSSAN, B. *Les conditions de vie des étudiants*. Paris : OVE, 1996.

- LAPEYRONNIE, D. ; MARIE, J-L. *Campus blues. Les étudiants et leurs études*. Paris : Seuil, 1992.
- OBERTI, M. « Les étudiants et leurs études ». Dans : GALLAND, O. *Le monde des étudiants*. Paris : PUF, 1995.
- PASSERON, J-C. « 1950-1980 : l'Université mise en question : changement de décor ou changement de cap? ». Dans : VERGER, J. *Histoire des Universités en France*. Toulouse : Privat, 1986.
- ROSANVALLON, P. « Du statut social aux trajectoires de vie ». *Sciences Humaines*, n° 72, 1997.
- ROULIN-LEFEBVRE, V. ; ESQUIEU, P. « L'origine sociale des étudiants ». *Problèmes économiques*, n° 2, 1993.
- SAUVAGE, A. *Université ville : pratiques étudiantes. Des étudiants types entre l'Université et la ville*. Rennes : Université Rennes 2, 1994.
- TOURAINÉ, A. ; et al. *Lutte étudiante*. Paris : Seuil, 1978.
- URTEAGA, E. "Mobilizazio teoria soziologiko berri baten zirriborroa". *Giza eta Gizarte Zientzien Aldizkaria: Uztaro*, 21 zenb., 1995 ; 113-140 or.
- . "Ikasle militanteen esperientzia". *Giza eta Gizarte Zientzien Aldizkaria: Uztaro*, 26 zenb., 1998; 65-79 or.
- . *Les militants étudiants*. Zarautz : Dakit-Jakin, 2002.
- WEBER, M. *Le savant et le politique*. Paris : 10/18, 1959.

LISTE DES SIGLES

- BU : Bibliothèque Universitaire
- CEVU : Conseil Étudiant de la Vie Universitaire
- CROUS : Centre Régional des Oeuvres Universitaires et Scolaires
- DEA : Diplôme d'Études Approfondies
- DESS : Diplôme d'Études Supérieures Spécialisées
- DEUG : Diplôme d'Études Universitaires Générales
- EE : Énergie Étudiante
- FAGE : Fédération des Associations Générales des Étudiants
- IATOS : Ingénieurs, Administratifs, Techniciens et de Service
- JC : Jeunesses Communistes
- JCR : Jeunesses Communistes Révolutionnaires
- LCR : Ligue Communiste Révolutionnaire
- MJS : Mouvement des Jeunesses Socialistes
- MNEF : Mutuelle Nationale des Étudiants de France
- OVE : Observatoire de la Vie Étudiante

- PSA : Pour un Syndicalisme Autogestionnaire
- RE : Renouveau Étudiant
- RU : Restaurant Universitaire
- UEC : Union des Étudiants Communistes
- UFR : Unité de Formation et de Recherche
- UNED : Union des Étudiants de Droite
- UNEF : Union Nationale des Étudiants de France
- UNEF-ID : Union Nationale des Étudiants de France Indépendante et Démocratique
- UNI : Union Nationale Interuniversitaire